L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 14 MARS 1886.

BULLETIN ARTISTIQUE.

XIII.

Une semaine mémorable—Rires et larmes—Le Carnaval à la Nouvelle-Orléans—La concurrence REX ET LE ROI DU CONGO—*Les Jours Gras à la Mobile—L'Ordre des Mythes—M. Paul Boudousquié—L'Opéra—Concerts de Mlle Kellogg—M. Maurice Strakosch—Le talent a ses degrés—Le salon et la scène — Mlle Kellogg — Le quatuor de* RIGOLETTO *— Mlle Montegriffo — Mlle Torbet — MM. Ross David et Francis H. Noyes—M. Adolph Glose—La Fille du Tambour-Major—Un mot au colonel Joseph Walker*—LE DERNIER JOUR DE POMPÉII—*M. Pain—Le West End—La Fête des Bébés — Biberon d'honneur* — ARTISTES CÉLÈBRES—*M. Louis Marcus—Matinée à l'Opéra—Concert de Mme Marguerite Samuel—Bénéfice de Mme et M. Caisso.*

Etrange semaine que celle qui vient de se fermer. D'abord le Carnaval, avec son crescendo de la fin, ses dernières bonneries de grelots, la venue du roi pour rire, de REX, les demeures pavoisées, les illuminations, les cortèges du jour, les fêtes de nuit, les spectacles divers, les concerts, les bals.

Puis à peine ces bruits se sont-ils tus, à peine sommes-nous entrés en Carême, qu'un cri d'horreur s'élève pour faire contraste aux cris de joie éteints.

Hier c'était la bombe de réjouissance qui éclatait inopinément, aujourd'hui c'est le revolver qui part et tue. Deux hommes jeunes, vigoureux, qui ne demandaient qu'à vivre, dont la vie était utile, se prennent de querelle au sujet d'une misérable réclamation d'argent. L'outrage des voies de fait, et au bout de cette querelle deux tombes creusées !.... Une fois de plus la coutume barbare du port d'armes a fait son œuvre.

A la Prison de Paroisse, un drame qui sera rarement dépassé dans son horreur. L'échafaud se dresse ; deux condamnés, pleins de jeunesse et de vitalité aussi ceux-là ; qui avaient subi toutes les tortures morales avant l'expiation suprême ; devant lesquels à plusieurs reprises on avait fait miroiter l'espérance, la presque certitude d'une commutation de peine, deux condamnés recourent à l'empoisonnement afin de se soustraire au gibet.

Mais le poison, si bien choisi qu'il ait été, n'a pas cette fois une action assez rapide ; et par un ciel sombre, en deuil, sous une pluie continue, on assiste au spectacle immonde, atroce que voici : Deux êtres humains, déjà frappés à mort par une dose de morphine ou de belladone, deux êtres humains que l'on ranime un moment pour les tuer par la potence—la loi le veut ainsi—sont conduits à ce gibet que leur a mérité un meurtre hideux.

Mais comme la force ne reste plus à ces agonisants pour y marcher, on les y porte sur une chaise, et presque râlants, ils sont suppliciés devant quelques spectateurs terrifiés, dont pas un, me dit-on, n'a pu tenir son regard sur cette scène redoutable.

Et là encore revient cette détestable mise en scène contre laquelle je ne cesserai de protester pour ma part.

Un pitre, doublé d'un bourreau, encapuchonné d'un domino noir, se présente sur la funèbre plateforme, afin de passer la corde au cou des suppliciés, et achève son office, les traits dissimulés par un masque, comme si les exécuteurs de la justice ne devaient pas aller toujours visage découvert. Il est vrai que cette fois nous touchions presqu'aux Jours Gras ; l'exécuteur n'avait peut-être pas encore eu le temps de retirer son déguisement du dernier bal ; il le faisait ainsi servir à deux fins....

Oui, cette semaine a été celle des contrastes ; mais si bien qu'elle ait commencé, Dieu nous garde d'en jamais revoir le pendant !!

—J'ai en occasion de le noter dans un compte-rendu précédent, nous n'avons eu, cette saison avec le cortège de REX, qu'une seule exhibition aux flambeaux, mais celle là ne fut jamais dépassée par aucune de ses devancières.

Elle avait même une valeur quasi-artistique ; on a noté de l'ingéniosité dans la composition, et de l'élégance, de la somptuosité dans l'exécution.

L'affluence était grande sans doute, elle était même immense pour assister au double défilé de REX et de PROTEUS, néanmoins il me semble qu'il y a en cela décroissance.

Les fêtes du Carnaval ne produisent plus, je crois, à la Nouvelle-Orléans la moisson d'autrefois. En consultant les registres de nos grands hôtels on constatera un nombre réduit d'arrivages ; et si pauvre que nous soyons en établissements de ce genre, ce petit nombre que nous en possédons est plus que suffisant actuellement.

Pour ne citer qu'un exemple, et si je suis bien informé, l'Hôtel Royal (autrefois St Louis) ne compte que de très rares hôtes, et les restaurants de haute volée sont loin, bien loin d'avoir retrouvé la clientèle d'antan!

Et cependant les splendeurs carnavalesques de la Nouvelle-Orléans n'ont pas pâli ? A quoi donc attribuer cette baisse dans leur vogue ?

Et d'abord l'homme est une créature essentiellement mouvante, instatiable ? Vous aurez beau lui servir les meilleures choses, en quelque espèce que ce soit, si vous restez toujours dans la même donnée, vite il arrivera à la satiété. A l'endroit du Carnaval beaucoup commencent ici à être blasés, comme tous—ou à peu près—le sont en France, en Italie, etc.

Et puis il fut une époque où, créateurs de ces représentations aux flambeaux ou au grand soleil, nous en avions le monopole sur ce continent. Seule la Nouvelle-Orléans était le régisseur de ces gigantesques mises en scène. Et de tous les points des Etats-Unis on accourait ici pour voir, pour admirer ces tableaux vivants, pour être témoins de ces fastueuses dépenses faites en quelques heures.

Mais depuis lors les choses ont bien changé de face.

La tentation est venue à plusieurs villes, grandes ou petites ; l'esprit d'imitation a porté conseil. Les unes ont acheté les costumes et accessoires de nos Clubs, d'autres ont fait leurs propres commandes. Tant et si bien que la mode de ces représentations s'est relativement répandue ; qu'elles ont lieu dans diverses localités de l'Union Américaine, et que nombre de ceux qui se mettaient autrefois en route pour se donner coûteusement ce spectacle au dehors, peuvent aujourd'hui se le procurer chez eux, à peu de frais.

La maison d'en face s'est ouverte ; c'est le siècle du mouvement, de la concurrence. Et même en Louisiane, la Nouvelle-Orléans n'est plus seule à servir de tels mets.

A quelques lieues d'ici, on pouvait, mardi dernier, le retrouver—en réduction, il est vrai, mais le retrouver enfin, et fort acceptable—dans une gentille localité, la villette de Thibodaux.

Nous avons nous, notre REX, dont les domaines s'étendent à tous les points de la sphère ; Thibodaux ne pousse point jusque là l'ambition, mais il n'en a pas moins sa royauté aussi : le Roi du CONGO. Chaque année, celui-là fait aussi son entrée dans sa bonne petite ville, et l'on y mascarade, et l'on y danse, et l'on y festive, et l'on y boit ses et bon.

Va donc pour la concurrence, mais que le Carnaval ait ici longue vie ! C'est le vœu que je forme.

Et puisque ce sujet m'occupe, un mot sur nos voisins de la Mobile. Eux aussi ont été atteints par la contagion du plaisir.

La Mobile a son club mystique *Order of Mythe*, qui se manifeste aussi une fois par an, le Mardi Gras. Ainsi que durait la période des dernières années, il a été fidèle à son programme le 9 mars 1886.

Si je rappelle le fait, ce n'est point, bien entendu, dans le but d'écrire sur cette célébration récente des détails qui seraient trop incomplets pour que mes lecteurs y prissent de l'intérêt.

Seulement, en lisant les comptes-rendus de mes confrères de là-bas, je vois que certains dessins, certaines illustrations de la fête de l'*Ordre des Mythes* ont été très remarqués pour leur valeur artistique, pour la pensée qui y a présidé, pour l'habileté de leur invention ; et je suis heureux de le constater, ce succès revient à un louisianais, M. Paul C. Boudousquié, fixé depuis quelque temps à Mobile, et dans l'emploi du gouvernement fédéral.

Dessinateur de bonne école, tempérament incontestablement artistique, M. Paul C. Boudousquié a vite fait sa marque à Mobile, où, malgré sa modestie—on le place au premier rang.

Le médaillon que notre compatriote vient de dessiner pour le *Order of Myths* est un charmant caprice, tout plein de coquetterie, d'invention, et que le *Mobile Register* se plaît à louer sans réserve.

On me parle aussi d'une page d'*illustrations*, publiée par M. Boudousquié dans le *Gossip*; une aimable fantaisie d'un aimablecrayon.

—On suppose bien qu'un cours de cette semaine—fin du Carnaval, début du Carême—l'Opéra a fait assez triste figure : figure de Carême, puis-je dire, répertoire parlant. La vérité est qu'il n'a en que deux représentations, celle de vendredi, *La Mascotte*, celle de samedi au bénéfice de Mme et M. Caisso, *La Poudre aux yeux—Le Petit Faust.*

A la première je n'ai pas assisté; quant à celle-ci, elle est en voie d'exécution tandis que j'écris ces lignes. Le labeur du samedi m'en exclut forcément.

S'il y a eu un repos relatif pour les sujets de l'opérette et de la comédie, au théâtre de la rue Bourbon, il ne faut point oublier de rappeler que deux concerts y ont été donnés, mercredi et jeudi, par Mlle Clara Louise Kellogg et sa troupe.

Arrêtons nous là, s'il vous plaît. A propos de ces soirées de Mlle Kellogg, j'écrivais l'autre soir, au sortir de l'Opéra :

"Peut-être ne serai-je pas là dessus tout à fait de l'opinion du public d'élite réuni au théâtre de l'Opéra ; mais il me pardonnera, je l'espère. D'autant plus facilement que ses arrêts font loi, et que mon influence à moi, modeste critique, n'a pas plus de durée que le numéro du jour où j'écris mes impressions.

"Si peu de traces que laissent ces impressions, mon devoir de publiciste honnête est de les donner cependant.

"Je sais, d'ailleurs, que quand je fais fausse route—ce qui est fréquent sans doute—la faute n'est parfois que la bienveillance de ceux auxquels j'indique ma prose."

Mlle Kellogg, si je me souviens bien, fut produite pour la première fois par M. Maurice Strakosch, artiste de goût et de talent, qui fit longtemps aussi un directeur heureux, alors qu'il eut la chance sans seconde de se lier par un contrat de plusieurs années, Patti qui était en pleine floraison de grande cantatrice, et dans toute la fascination de son irrésistible nature.

Si M. Strakosch ne fut pas le découvreur de Patti, que nous connaissions tous et que, toute mignonnette, pas plus haute que ça, nous avons admirée ainsi qu'un délicieux lever d'étoile, il fut à coup sûr le découvreur de Mlle Kellogg.

Ce qu'était l'artiste de Chicago quand M. Maurice Strakosch la mit en lumière, je l'ignore ; car jamais avant cette visite à la Nouvelle-Orléans je n'eus l'avantage de la rencontrer.

Je ne puis donc concevoir une idée de ce passé, assez éloigné déjà, qu'en me basant sur le présent, sur ce que je viens d'entendre.

Si la *série* des concerts de Mlle Kellogg s'était prolongée, j'aurais, jusqu'à leur conclusion, mis une sourdine à mon opinion, ainsi que je l'ai fait à la suite de la première soirée.

En effet je crois qu'il est d'urgence de ne rien négliger pour attirer à la Nouvelle-Orléans les artistes ; et j'écrirai systématiquement, autant que possible, de porter atteinte à leur réussite pécuniaire tout au moins. A cet effet, si mon impression ne leur est que médiocrement favorable, j'ai pour coutume de ne la formuler catégoriquement qu'après leur départ, après que la farce est jouée.

Pour le théâtre, j'agis de même, alors qu'il faut dire ce qui est décidément mauvais, malgré les chants de triomphe des *romains*; ou tenter de mitiger des enthousiasmes confinant au ridicule, et qui, trop longtemps continués, porteraient une grave atteinte à notre réputation de bon goût.

Mes lecteurs me rendront cette justice de reconnaître que quand il est des vérités un peu vertes à dire à ce théâtre, je ne m'y décide qu'après la fermeture. Je n'ai guère jusqu'ici dévié de cette sincérité—venant à son heure—sincérité que j'estime être un devoir utile. J'y serai assurément fidèle cette année comme les précédentes, s'il y a lieu.

Eh bien, puisque voilà Mlle Kellogg partie, puisque nous sommes ici en famille ou à peu près; puisque le train qui l'a emportée est déjà trop loin pour qu'elle me puisse entendre, permettez moi de m'essayer un tout petit brin contre un enthousiasme vrai ou de convention. Il me paraît qu'il se pose là comme une question de dignité, de renom pour nous.

En vérité, le succès surtout devrait avoir des degrés. Le public ne peut pas suivre l'exemple de ces débonnaires et peut-être fort pratiques instituteurs, qui décernent des prix à tous leurs élèves—même au fruit sec le mieux réussi—afin de compliaire aux familles de ces innombrables petits prodiges.

Vous ne sauriez faire loyalement la même mesure à Mlle Kellogg qu'à Judic, par exemple, qui dans son genre domine tous les artistes de tous pays.

Et cependant, on pourrait presque dire que celle-ci a eu moins chaleureux accueil que celle-la. Entendez-vous le rire qui de partout éclaterait, si l'on affirmait que cette énormité s'est produite. Mais à quoi bon alors sortir de la ligne ; à quoi bon dominer la foule, avoir individualité et supériorité, si la justice distributive manque ; si camaraderie et provincialisme, comme par malheur j'en eu à le noter trop fréquemment, uniformisent les niveaux, et vous font rentrer dans le rang, vous artiste supérieur ?

Je vous parlais tout à l'heure de justice distributive, et malgré moi ce nom de Judic me revenait à la mémoire. Je n'ai pas personnellement à me louer beaucoup de l'artiste, mais enfin force est de me rendre à l'évidence. Le public de la Nouvelle-Orléans—je parle de la masse—qui jamais, au grand jamais n'avait entendu, en son répertoire, rien qui approchât, même de loin, du talent de Judic—chant, diction, jeu, composition de personnage—le public a déblaisé la fine personnalité qui était devant lui, et voici qu'à deux ou trois semaines d'intervalle beaucoup prodiguent de confiance, sans presque l'avoir entendue, des ovations à Mlle Kellogg, chez laquelle, on me concédera tout au moins ce point, il n'est rien, absolument rien d'original.

Elle ressemble à tous les sujets de plan secondaire ; pas un trait qui l'en distingue ; tandis que Judic c'est Judic. Et je vous mets au défi de m'en trouver le double ou même un semblant d'équivalence ; toujours dans sa donnée bien entendu. Donnée à laquelle il y aurait peut-être à redire ; mais qui est acceptée enfin, et tenue même pour charmante par le plus grand nombre.

Or, comme je sais qu'ici le sens artistique est répandu, et que si, parfois, des succès de contrebande se soutiennent, il faut les attribuer à la camaraderie, à des considérations souvent en dehors de l'art, je crois pouvoir affirmer les deux faits que voici :

Mme Kellogg jouit d'une grande considération dans un large cercle des Etats Unis; l'artiste est un peu beaucoup protégée par la femme.

Ce n'est point la première fois que le salon aura réussi à la rampe. De plus, Mlle Kellogg est née à Chicago, dans l'Illinois tout au moins, et les artistes américains sont encore assez rares pour que beaucoup de compatriotes se croient tenus de pindariser en honneur d'un des nôtres, marchant avec quelque peu d'assurance sur ce chemin de l'art.

Conclusion : mon avis en ceci est que les bruyantes manifestations qui ont éclaté aux concerts de Mlle Kellogg, au second surtout, sont, pour ainsi dire, affaire de clocher. La question de nationalité a croisé la question artistique. On a fait du chauvinisme au lieu de faire de l'appréciation.

J'ai dit plus haut que j'ignore ce qu'a pu être Mlle Kellogg à l'époque de son entrée dans la carrière.

Néanmoins une chose me saute aux yeux, c'est que son talent étant aujourd'hui assez limité et n'ayant pu que grandir depuis qu'elle est devant le public, ce talent n'a jamais pu être de puissante envergure ; et tout n'indique qu'à l'instar de celui de la majorité des artistes américains ou anglais, le sien a surtout tenu de l'afféterie, du maniérisme.

Quant à la voix, je ne pourrais dire ce qu'elle fût : aujourd'hui je sais, à coup sûr, ce qu'elle est à cette heure : incomplète, terne, manquant de souffle et de docilité. Pas assez de souplesse pour la chantenue légère ; pas assez de foyer, de pathétique pour la Falcon. Le drame est absent de ces cordes, de ce tempérament.

Je n'en voudrais pour preuve que cet incomparable quatuor de *Rigoletto*, une merveille de langue musicale, qui, vendredi dernier, était si impitoyablement traitée ; une vivisection artistique.

J'y suivais Mlle Kellogg dans cette saisissante partie de Gilda. Il y a là des cris qui vont au cœur, des sanglots que la poignante situation a inspirés au compositeur ; des plaintes entrecoupées qui s'emparent de l'auditoire, qui le pénètrent jusqu'aux moëlles, qui donnent froid, Tous ces effets ont été perdus ; pas un cri de l'âme, pas une de ces larmes qui ne quittent ni la partie de Gilda, ni celle de Rigoletto.

Dans l'air si brillant, si crâne d'ERNANI : *Involami* ! je cherchais en vain le coloris étincelant qu'y a mis Verdi ; pas tous vifs qu'exige le morceau ; flasque, veule. Et cependant un bis a été demandé ; et alors est venue cette spirituelle fantaisie : *Coming through the rye* ; comme un pimpant petit tableau de chevalet chanté.

Je n'ai retrouvé là aucune de ces lignes de pastel, fines, impalpables presque, qui me charmaient quand j'entendais ce coquet caprice musical dit par Nilson ou Patti. A toute mesure une intention saisissante, mille diversité charmante dans ces couplets; toujours un accent nouveau, vrai, féminin en diable, à chaque retour du refrain : *Coming through the rye.* Ah ! avec celles-ci, c'était pardieu bien à travers les seigles qu'on se promenait.

Mais l'autre soir, va te promener ! Je ne savais vraiment pas où j'allais ; et ne voyais pas, mais là pas du tout, le paysage ou les personnages.

A l'heure où je fais la connaissance de l'artiste, Mlle Kellogg, dont la personne est sympathique en somme, que l'on aime à entendre quand elle se tient dans le milieu qui lui convient, Mlle Kellogg devrait s'abstenir de ce qui est grâce, vigueur, virtuosité, et se borner à la mélodie sentimentale, à la ballade au caractère mélancolique, rêveur, comme celle que je citais l'autre jour, et dont le titre m'échappe maintenant.

Je ne m'inquiète pas du passé ; je crois seulement que cet élément là est actuellement le sien.

J'ai dit dans un numéro précédent l'impression que m'avait causée Mlle Montegriffo, après une première audition. Cette impression n'a pas varié à la suite de la seconde soirée. J'ajoute cependant que cette fois, répondant à des rappels, elle nous a fait entendre deux chansonnettes qui ont produit fort bon effet.

L'artiste ne prête sans doute pas grande importance à ces bluettes, données par dessus le marché, qui ne figurairent pas au programme. Néanmoins, et au risque de l'étonner, je dirai que ce genre-là n'est point pour être dédaigné dans son répertoire.

Elle dit ces bluettes avec gentillesse, avec esprit. Cela est fort peu de chose au point de vue musical, mais elle y prête de l'intérêt. Quant au morceau de LA FAVORITE : *O mon Fernand*, elle y a complètement manqué d'ampleur et d'émotion.

Je renouvelle mon compliment à Mlle Ollie Torbett, violoniste. Je ne lui dirai pas qu'elle touche au but ; mais elle est sur la bonne voie, et toute jeune encore, elle a largement le temps de faire chemin.

Elle a déjà vaincu bien des difficultés de mécanisme. Il s'agit maintenant pour elle de se préoccuper surtout des nuances et de l'ampleur du son. Elle me paraît avoir une nature qui féconderait vite l'étude.

M. Ross David est un ténor de demi-caractère, mais auquel le caractère—musicalement parlant—fait défaut. Voix blanche qui parfois indique une intention, mais n'y insiste jamais et vous laisse froid. Est-ce timidité, est-ce manque d'impressionnabilité ?

La voix de M. Francis H. Noyes—un baryton—est dénuée de mordant, de timbre. Des nuances, point ; on dirait qu'il récite une leçon et qu'il a hâte d'arriver au bout. Si nous causions d'un autre art, de la cuisine, je dirais que l'assaisonnement lui fait défaut. Ses sauces ne sont point assez relevées, et ici nous aimons quelque peu le piquant.

J'arrive en dernier lieu à M. Adolph Glose ; n'allez pas croire que j'aie voulu procéder par ordre de mérite. J'écris, au contraire, et cela sans la moindre hésitation, qu'il est l'individualité la plus saillante de cet ensemble. Jeudi soir, ainsi que la veille, il l'a prouvé.

Le piano, n'est pas, je le confesse, un instrument dont je sois fortement épris ; pourtant quand il est manié par un exécutant de cette distinction, il captive forcément.

Je n'ai qu'à répéter ici ce que j'écrivais dans un premier article ; il y a chez M. Glose grâce, pureté, énergie, sentiment très fin des nuances ; du coloris et une sûreté dont on s'étonne presque chez ce jeune artiste, qui se présente avec une timidité confinant à la peur. Il semble lui-même comme surpris d'un succès qu'on ne lui fait cependant pas aussi brillant que celui dont il est digne. On lui marchande parfois un rappel, alors que.... Ma plume s'arrête.

M. Glose est un pianiste d'école excellente, qui peut aborder toute musique et auquel n'échappe aucune délicatesse. Le sentiment est vrai, accentué chez lui ; l'expression frappante, touchante ; seulement je lui voudrais parfois un peu plus d'intensité, un peu plus de flamme. M. Glose ne sèvre pas toujours assez.

—On annonce pour mardi prochain, à l'Opéra, la première représentation de *La Fille du Tambour-Major*, opérette en 3 actes et 4 tableaux (la partition porte *opéra-comique*, comme toujours, c'est une manie de ces messieurs), paroles de A. Duru et H. Chivot, musique de Jacques Offenbach.

L'ouvrage, qui date de 1879, eut longue et belle carrière aux Folies-Dramatiques de Paris; et on se rappelle l'excellent effet qu'il produisit ici quand la troupe fut formée par une des troupes de M. Maurice Grau.

M. Duplan y créa le rôle principal. Tout promet que nous en aurons mardi une fort jolie exécution.

—La saison de l'Opéra touche à sa fin, et je saisis ce moment pour adresser quelques lignes à mon ami le colonel Joseph Walker, qui préside avec tant de zèle et d'habileté aux destinées du West End.

On le sait, le West End est devenu décidément le rendez-vous favori durant la lourde saison d'été, où tous nous cherchons à tuer le temps, ce tueur infatigable; et il faut le dire, M. Walker nous aide très intelligemment et très libéralement surtout dans cette recherche.

A cette intelligence, à cette libéralité me sera-t-il permis de faire une suggestion ?

On sait le succès éclatant—sous le rapport artistique tout au moins—obtenu par M. Pain, celui auquel notre Exposition des Amériques doit le spectacle du *Dernier Jour de Pompéi*. Or, malgré la grandeur de cette scène si émouvante, si saisissante, il en est beaucoup encore qui ne l'ont point vue. J'oserais presque dire que la majorité est dans ce cas, empêchée qu'elle a été par des occupations impérieuses, ou par l'éloignement du lieu d'exhibition.

J'ai la conviction que ce spectacle transporté au West End, renouvelé de temps à autre, durant les mois de chaleur, y obtiendrait une vogue immense, mènerait là-bas toute notre population.

Peut-être serait-il possible d'arriver à un plan, à une combinaison avantageuse et pour la Compagnie et pour l'artiste ; le mot n'a rien d'exagéré, M. Pain en est un sans pareil dans ce genre.

Ici nous n'avons point affaire seulement à un artificier, mais à un véritable peintre pyrotechnique ; un metteur en scène unique, qui fait grand et qui fait beau.

Il me paraît qu'en prélevant, par exemple, un prix additionnel très minime, de 10 ou 15 cents, pour un siège, on arriverait à un chiffre de recette qui permettrait aux Directeurs du chemin de fer de rémunérer largement le talent, tout en faisant leurs propres affaires.

Quand on s'adresse à des hommes pratiques, de progrès, tels que le colonel Walker, il est oiseux de prêcher la bonne cause.

Il est de ceux qui, le cas échéant, ne reculent pas devant l'application de cette vieille et fière devise ; Si c'est possible, c'est fait ; si c'est impossible cela se fera.

En terminant ces lignes, et sans vouloir fusiller d'un pitoyable mot celui pour lequel je les écris, je crois sincèrement que cette reprise du *Dernier Jour de Pompéi* au West End serait du *pain* sur la planche.

—On me prie d'annoncer dans le présent Bulletin que l'un des jours de cette semaine aura lieu à l'Exposition, sous le patronage du Comité Créole et autres dames de la Nouvelle-Orléans, un *Baby Fête*.

Seront reçues à ce concours de *lait*—mais qui promet d'être très joli—les bébés de six mois à trois ans. Les juges de ce tournoi, dont les chevaliers auront pour armure une brassière—seront de jeunes et de vieux garçons, tous sevrés. Des prix seront décernés aussi aux bonnes les mieux mises. La fête sera probablement suivie d'un bal d'enfants dans l'après-midi.

Voilà, l'imagine, de quoi piquer la curiosité. En vérité, si ces frais bébés comprenaient ce que le Comité Créole invente là pour leur valoir leur premier triomphe dans le monde, ils lui voteraient un biberon d'honneur.

—FRANÇOIS BOUCHER, tel est le titre d'un volume que M. André Michel vient d'ajouter à la publication des *Artistes Célèbres*, fondée et dirigée à la Librairie de l'Art (Paris) par M. Eugène Müntz.

Cette Etude intéressante d'un bout à l'autre, contient un grand nombre de reproductions des œuvres du maître français. J'aurais voulu vous en parler ainsi que de l'Album de M. N. Vivien, mais il me serait impossible de le faire aujourd'hui. J'y reviendrai prochainement, et m'occuperai aussi d'autres œuvres françaises et du pays avec lesquelles je suis fort en retard.

Je voudrais bien ne pas prendre ce retard imposé par d'autres occupations. Quoi qu'il en soit, je mettrai mes livres à jour.

J'aurai également, ainsi que je l'ai déjà écrit, à vous entretenir de quelques tableaux, de quelques objets d'art actuellement à l'Exposition, à moins que celle-ci ne ferme ses portes avant terme, ce que je ne veux pas croire.

Je reçois une lettre charmante de M. Louis Marcus, ex-accompagnateur à l'Opéra, qui m'annonce son départ de la Nouvelle-Orléans. Départ que je regrette infiniment pour ma part. J'ai rencontré en M. Marcus un artiste de distinction, modeste autant que courtois, et un gentilhomme avec lequel mes relations furent toujours charmantes. Je voudrais savoir où lui envoyer l'adieu sympathique que je lui adresse ici.

—C'est aujourd'hui qu'a lieu à l'Opéra la Matinée au bénéfice de l'Orphelinat du Mont Carmel. On en lira le gentil programme dans l'*Abeille* de ce jour.

J'appelle néanmoins l'attention sur un fait assez piquant. A cette occasion, Mme Alice Reine créera un rôle dans une pièce inédite et en *verres* alexandrins et autres, qui a pour titre : *Un Punch*. Cette composition du terroir est due à plusieurs collaboratrices anonymes ; l'esprit qui s'y trouve sera fort goûté, sans être trop capiteux pourtant.

Vous savez que bien des pièces se jouent dans la salle même, les artistes se trouvant mêlés aux spectateurs. Mme Alice Reine jouera celle-là au Foyer, en manière d'intermède, durant l'entr'acte du concert et du vaudeville. Voyez la dans cette création ; elle y sera charmante comme toujours. Un succès à verser et à renverser.

Mme Marguerite Samuel donnera mercredi prochain, à la salle Grunewald, son second Concert. En attendant que j'aie le plaisir de vous parler du succès qu'y obtiendra certainement l'éminente artiste, voici le programme de cette soirée : *Quintette*, de Schumann, pour piano, deux violons, alto et violoncelle; *Allegro* en forme de marche, *Scherzo* et *Allegro*; *Variations concertantes*, de Mendelssohn, piano, Mme Samuel, violoncelle, M. Monna ; *La Truite* de Schubert; *Air varié*, de Haendel, par Mme Samuel ; *Second Trio*, de Mendelssohn, piano, violon, violoncelle : *Allegro—Andante—Scherzo—Finale.*

—En achevant ce Bulletin, j'apprends que le bénéfice de Mme et M. Caisso a été une fête, où fleurs et cadeaux ont été prodigués par une salle pleine. C'est justice. Mes félicitations aux deux artistes.

L. PLACIDE CANONGE.

Théâtre de l'Opéra.

Aujourd'hui en Matinée, au bénéfice de l'Orphelinat du Mont Carmel : *L'Etè de la St. Martin*, comédie en un acte, jouée par Mmes Guetty, Thal, MM. Chamonin, Lineval ; tirage de la Loterie, par Mme Alice Reine et un Concert où l'on entendra Mmes Alice Reine, Aubert, Mlle Delisle, Gérauzer, Tony Moreno, Aubert, Borie, et enfin M. Marchand dans l'amusante Conférence: *Le Divorce*. Le piano sera tenu par Mme Richard.

On annonce pour jeudi prochain le bénéfice de M. Martin, chef d'orchestre. Nous reparlerons de cette soirée dont le programme ne nous est pas encore parvenu.

THÉATRE ST-CHARLES. — La pièce d'Octave Feuillet : *Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre* date de loin déjà, et cependant chaque fois qu'elle est reprise à Paris, et le monde lettré, et la foule s'y portent. C'est une œuvre qui demeure toujours saisissante, éloquente, parce qu'elle parle le langage du cœur, et cela avec cette élégance de plume qui caractérise le romancier de Feuillet.

On sait que la scène américaine puise largement dans le répertoire français ; pourquoi compter avec ses amis ? et peu d'ouvrages de ce répertoire sont plus demandés par les publics des Etats-Unis que *Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre*. Il sera repris ce soir au St-Charles par le Star Dramatic Company, c'est-à-dire que les très nombreux rôles en seront bien tenus. Ce sera le spectacle de toute la semaine.

MUSIQUE NOUVELLE.—Encore une collection fort intéressante que nous adresse M. L. Grunewald, qui en est l'éditeur. C'est un recueil de musique vocale et instrumentale : *Grunewald's Folio of Music*, contenant 55 morceaux de chant et 20 morceaux de piano ; tous signés de noms dont la réputation est depuis longtemps établie.

Il y a là 192 pages de musique fort bien gravée, et l'album broché s'obtient, le croirez-vous? au prix de 50 cents.

M. Grunewald nous a fait remettre également un morceau nouveau de M. Louis V. Echert, pour piano : *Shakspeare Garotte.*

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—Nous parlions récemment de Lotta et disions qu'elle avait toujours été, qu'elle était encore comme une enfant gâtée des parterres américains. Mlle Minnie Maddern a aussi cette bonne fortune. Elle est presqu'au début de sa carrière et déjà elle est recherchée par tous les directeurs—d'un bout de l'année à l'autre les théâtres se la disputent.

Après les succès parfois obtenus à la Nouvelle-Orléans, il était évident que M. Bidwell saisirait l'occasion de produire encore Mlle Minnie Maddern à l'un de ses trois théâtres.

Cette occasion il l'a trouvée, et ce soir même nous entendrons la jeune artiste dans *In Spite of all*, une comédie de Sardou elle a fait peut-être sa meilleure création.

THÉATRE FARANTA.—Aujourd'hui dimanche, deux représentations au théâtre Faranta, à midi et le soir. On jouera pour les deux dernières fois le mélodrame *l'Alsacienne*, avec Mlle Lottie Church dans le rôle principal. On sait le succès qu'elle y obtient. Ce succès elle le retrouvera demain dans un nouveau rôle, celui de Trix.

Voyageurs arrivés.

HOTEL ROYAL.

John G. Moll, St. John, La; M. et Mme William Law, New-York; Baron de Guy, Belgique; Hon. John Baring, Londres; W. W. Wilkin, Brooklyn, Mass; Wm. J. Campbell, Chicago; R. B. Westingtouse, Pittsburgh, Pa; A. C. Barston et femme, Providence, R. I.; Dr. O. D. Case, femme : deux enfants, Mlle Iola Case, Denver, Col ; Mme Thompson, Mlle Thompson, Boston, Mass; Mme S. R. Shaw, Atlanta, Ga; Chs. Mels, Boston, Mass; Mme Lafon, Mlle H. Quigley, Louisville; J. E. Clark, Keokuk, Iowa.

Liste des passagers arrivés à New-York par le "St. Germain."

Mme L. J. Alten, M. H. Affolter, Mme Badenreux, M. H. Casella, Mme Chayron, M. Duboil et domestique, Mlle Grandjean, M. W. D. Howell, M. R. Lee Kayser, M. J. A. Kraft, M. Noel, M. G. Ortiz, M. A. Pelou, M. M. Soet M. J. Thomen, Mme Lina Velle et enfant, Mme L. de Vonge, Mme de Ortega, Mlle Martin, M. Monte. Et 159 passagers d'entrepont.

Le soleil de mars a fait apparaître des taches de rousseur sur les peaux délicates. Apprêtez le liniment suivant : dix grammes de camphre, quarante grammes d'huile d'olive très fluide. Faites dissoudre à une chaleur douce. Portez les parties affectées à l'aide de la préparation. Votre teint blanc restera pur, pour vous plus grand triomphe et à notre extrême satisfaction.

Notes d'album :

" Si la finesse est une qualité de l'esprit, c'est un vice du cœur."

" La femme politique et le bas-bleu n'arrivent jamais à autre chose qu'à faire douter de leur sexe."

Une corsetière du quartier de la Madeleine fait publier l'avis suivant :

"Mme Z..., le 15 avril prochain, va transférer rue..., No..., ses magasins de corsets hygiéniques qu'elle est obligée d'agrandir en raison de l'accroissement de son élégante clientèle."

Un fait assez curieux s'est produit dernièrement, au tirage au sort de la classe 1885, dans le canton de Gennes, près de Saumur, France.

Trois jumeaux, les frères Chevalier, étaient inscrits sur le tableau du recensement de la commune de Chamellier et ont tiré ensemble au sort.

La loi du 27 juillet 1873 dispense du service l'aîné de deux frères concourant au même tirage, si le plus jeune est reconnu bon. Mais, dans la circonstance, quel sera le sort du troisième ?

Deux hommes d'esprit causaient entre eux.

—Toi qui es de Bordeaux, dit M. X, à M. Aurélien Scholl, est-ce que Lessops est de Bordeaux ?

—Mais non ; il est de Bayonne.

—Pourquoi diable dit-on souvent qu'il est de Bordeaux ?

Une pause.

—J'y suis! reprend Scholl; C'est parce qu'on dit les cèpes à la bordelaise.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Température du 13 mars 1886.

Thermomètre de R. SCHMITZ, Opticien.

	Fahrenheit	Centigrade
6 heures du matin	60	15½
Midi	66	18½
3 P. M.	61	16
6 P. M.	58	14½

Nile Orléans, 13 mars 1886, 2 p. m.

Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes :

Atlanta	51	Nashville, Tenn	47
Augusta, Geo	54	Pittsburg, Pen	40
Savannah, Geo	56	Cairo, Ill	47
Mobile, Ala	50	Davenport, Iowa	28
Montgomery, Ala	57	Dubuque, Iowa	30
Vicksburg, Miss	58	Keokuk, Iowa	36
Galveston, Tex	61	La Crosse, Wis	27
Indianola, Tex	61	St-Louis, Mo	51
Shreveport, La	59	St-Paul, Minn	22
Corsicana, Tex		Leavenworth, Kan	36
Chattanooga, Tenn	49	Omaha, Neb	41
Cincinnati, O	38	Yankton, D. T	33
Louisville, Ky	41	Key West, Fla	77
Memphis, Tenn	53	Nile-Orléans La	55

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

G. Illg à Mlle Lena Fischer.
Franklin Newhall à Mlle Cornelia D. Boyd.
Peter O'Neill à Mlle Lizzie Mullen.
Joseph Kohler à Mlle Philippine Leiber.
Joseph Werner à Mlle Caroline Ries.
Charles Félix Morel à Mlle Laura A. Pinto.
Lewis Alley à Mlle Carrie C. Rankin.
Edward L. Fernandez à Mlle Angela L. Lanata.
Fred Welp à Mlle Elizabeth Vogt.
John Morgan à Mlle Catherine Brown.
Maurice F. Healy à Mlle Katie A. Healy.
Charles F. Drolla à Mlle Mary M. Felix.

Naissances.

Mme Edmond Talazac, un garçon.
Mme John J. Frank, un garçon.
Mme Henry E. Robertson, une fille.
Mme Patrick A. Murray, une fille.
Mme George F. Cambras, une fille.
Mme John J. Finn, un garçon.
Mme Sidney J. Poupart, un garçon.
Mme Patrick R. Shennick, un garçon.
Mme Antonino Petri, un garçon.
Mme Louise Iron, un garçon.

Décès

Gottlieb Reber, 39 ans, 350 rue Sèpulème.
Nellie K. S. Howarth, 8 mois, coin Dufossat et Remparts.
Enfant de Mme Jean Dublanc, 7 jours, avenue Carrollton.